

## MAÎTRE COURTOIS.

## CHAPITRE II.

Ainsi, quoique maître Courtois ne fût rien moins que généreux, il augmenta de son propre mouvement, les appointemens de son commis. Enfin, les choses allèrent si bien dans l'espace de quelques années, que parfois, quand le patron parlait du beau jour où il se retirerait des affaires, il donnait à entendre qu'il pourrait bien choisir l'intrépide Kerlaou pour successeur. Et alors il ajoutait, en clignant des yeux : — Charlotte, ma fille aînée, sera bonne à marier, et si je la cède, avec mon fonds, à un certain gaillard de ma connaissance, ce ne sera certainement pas un mauvais parti. Qu'en dis-tu, mon brave Breton ?

Kerlaou rougissait sans répondre. Seulement, lui qui avait vécu jusqu'alors dans la plus naïve familiarité avec tous les enfans de la maison, commença à se montrer plus sérieux et plus réservé en présence de Mlle. Charlotte, laquelle touchait alors à ses seize ans. Il est à croire que maître Courtois, dans ses momens de bonne humeur, s'était aussi permis ces sortes d'allusions devant sa fille aînée, car celle-ci ne parut nullement étonnée de la gravité que lui montra tout-à-coup M. Kerlaou. Cependant, la vie commune rapprochant sans cesse nos jeunes gens, ils ne pouvaient demeurer longtemps dans ces naïfs embarras : la sympathie ou l'aversion devait nécessairement éclater en présence de l'avenir qu'on leur laissait entrevoir. Il parait qu'on s'en tint de part et d'autre à la sympathie bonne et franche, qui avait du reste précédé, naturellement et sans calcul, les projets de maître Courtois. Dans cette position, lorsque, quelques années plus tard, maître Courtois, devenu riche, songea à se retirer des affaires, il semble que ce fût alors la chose du monde la plus simple et la plus aisée. Le digne homme, ainsi qu'il l'avait insinué plusieurs fois, allait sans doute céder son fonds de commerce à son commis en le mariant à sa fille. Oui, mais à mesure que le moment de réaliser ce dessein s'était rapproché, maître Courtois avait fait ses réflexions :

— Tout cela est fort bien, se disait-il, mais qu'est-ce que ça me rapportera, à moi !... Rien, c'est trop clair ; et de plus j'y perdrais énormément. Je trouve, dix fois pour une, soixante-dix à quatre-vingt mille francs de mon fonds. Je ne le vendrai pas ce prix-là à ces enfans, c'est sûr. Il faudra même que je le leur donne pour rien... Corbleau ! pour rien ! n'y ai-je pas sué sang et eau !... Baste ! je ne vais pas donner dans ces enfantillages, moi ! Quatre-vingt mille francs sont bons à prendre et encore meilleurs à garder. Suis-je donc si pressé de marier ma fille ? Pas le moins du monde, bien au contraire. Ma fille tient la maison, fait le ménage, veille à tout : il me faudra une bonne pour la remplacer : autre dépense ! Mais aussi pourquoi n'ai-je pu tenir ma langue ; tout le mal vient de là. A la bonne heure ! mais irai-je me ruiner pour un bavardage ? Non, Courtois, non, tu ne feras pas cette folie.

Néanmoins, les hésitations de maître Courtois se prolongèrent, et quoiqu'il eût, de longue main, habitude tout son monde à plier sous sa volonté, il craignait les protestations de sa femme, les plaintes de sa fille et tous les ennuis d'une interminable explication. Cet embarras, outre l'amour du gain, ne contribua pas peu à le retenir dans les affaires. Mais enfin, lorsqu'il crut, avoir suffisamment amassé, il se décida brusquement à se donner un successeur.

Le soir, à table, il annonça cette nouvelle :

— Tu seras contente de moi, ma femme : dans six mois nous sommes rentiers. J'ai traité avec M. Kerlaou. Il achète le fonds quatre-vingt-dix mille francs ! C'est de l'argent cela.

Il appuya sur ces derniers mots, comme pour mieux faire ressortir l'importance de la somme, et pour montrer en même temps la distance où se devait nécessairement tenir le pauvre Kerlaou. Néanmoins, il fut bien aise de se soustraire aux commentaires que devait susciter la nouvelle, et il ajouta : — Je vais chez le notaire pour préparer notre acte.

Là dessus il sortit. Dépeindre l'étonnement où ces quelques mots plongèrent toute la famille ne serait pas chose aisée. On demeura muet et silencieux : Kerlaou, le premier, se leva précipitamment comme pour se rendre aux travaux du magasin, mais bien plutôt pour dérober son trouble et son agitation ; il était d'ailleurs trop fier pour laisser échapper un seul mot de plainte ou de reproche. A peine était-il parti que Charlotte, qui avait fait aussi les plus violents efforts pour se contenir, se jeta dans les bras de sa mère en pleurant. Mme. Courtois éprouvait sans doute une grande pitié pour les douleurs de sa fille ; mais au fond elle n'était pas si désolée qu'on aurait pu le croire. Son mari avait prononcé un mot magique pour elle : Quatre-vingt-dix mille francs ! Le digne homme n'avait pu résister à un si bel appât. Hélas ! elle ne comprenait que trop bien cette

faiblesse. Aussi, pour consoler Charlotte, ne lui promet-elle pas d'user de toute son influence pour faire rompre le fatal marché, non ! — Prends courage, disait-elle, nous voilà plus riches que nous n'espérions. Qui sait ? ton père trouvera peut-être là dedans une jolie dotte pour sa fille. Allons, Charlotte, allons ! essuie tes yeux, embrasse-moi, fillette ! j'espère que ce ne sera qu'un mal pour un plus grand bien.

Charlotte ne répondait pas ; mais sa sœur cadette, jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, qui était l'enfant gâtée de la famille, et dont la vive intelligence, aidée de quelque éducation, comprenait parfaitement les tristes caractères de ses parents, regardant sa mère d'un œil ironique et presque méprisant, lui dit : — Patience, ma mère, et toujours de la patience ! il est vrai qu'il nous en faut beaucoup. Mais je crois que si nous avions toutes un peu plus de cœur, nous serions un peu plus heureuses. Si j'étais à votre place je sais bien ce que je ferais, moi...

— Et que ferais-tu, petite ?

— Je parlerais haut et fort.

— Tu ne connais pas ton père, ma fille ! répondit Mme. Courtois avec une sorte de mélancolie ; je ne t'ai jamais dit pourquoi je boitais de la jambe gauche ! C'est pour avoir voulu, un jour, parler haut et fort, comme tu dis. Je voulais te faire mettre deux ans en pension ; ton père refusait ; j'insistais. Il se fâcha, et je fus renversée à terre d'un coup de pied. Mon Dieu ! que me fais-tu dire ? N'en parle pas, surtout.

— Oh ! bien, je parlerai, moi, s'écria Jenny toute émue.

— Doucement, doucement au moins ! Quoiqu'il t'arrive, Benjamin, il te tuerait dans une colère !

Lorsque maître Courtois rentra chez lui, vers dix heures, il trouva toute la famille réunie dans l'arrière-boutique, sauf Auguste, son fils, qui, selon son habitude, et malgré les défenses paternelles, courait les estaminets, et les contremarques. On travaillait silencieusement. Après un long moment d'hésitation excitée par les signes de Jenny, Mme. Courtois se hasarda à dire d'une voix craintive :

— Tout est-il fini, père ?

— Sans doute, et nous signons l'acte avant huit jours.

— Ah ! fit Mme. Courtois, sur le ton de l'indifférence.

— Et moi je dis, papa, que tu as tort et grand tort, s'écria Jenny, avec une au-lace qui fit frémir sa mère.

— Pourquoi cela, Mam'selle ?

— Parce que tu manques à tes promesses.

— Est-ce envers toi ? petite drôlesse ! répondit maître Courtois en s'avancant lentement vers sa fille et en la regardant de manière à lui enjoindre le silence. Que t'ai-je promis, ma chère ?

— Rien à moi, répliqua résolument Jenny, mais à d'autres.

— Veux-tu te taire, dit maître Courtois, en frappant du pied.

— Non, je ne veux pas me taire, répondit Jenny en se levant ; et que me feras-tu ?

Maître Courtois se croisa les bras avec une sorte de tranquillité froide qui faisait présager un prochain et dangereux éclat.

— Oui, tu as tort, reprit Jenny, parce que tu sacrifies ma sœur à tes intérêts, et que tu aimes mieux un peu d'or que tes enfans.

— Je te conseille, Jenny, de te mêler de tes affaires.

Mme. Courtois faisait mille efforts pour retenir sa fille ; mais bien inutilement.

— Ce sont les miennes aussi, continua Jenny ; car, la manière dont on agit avec ma sœur ne me dit-elle pas ce qu'on fera pour moi ? Et d'ailleurs, comment sommes-nous traitées depuis que nous sommes au monde ? Nous sommes les domestiques de la maison ; nous avons à peine le nécessaire ; les privations nous épuisent ; nos vêtements sont ridicules et font rire chacun à nos dépens. Et cependant tu es riche, papa ; tes coffres sont pleins d'or ; tu as de l'argent partout ; tu aimes à t'en vanter au dehors ; et tu ne vois pas que ta parcimonie fait la risée publique. Et on a raison, vraiment ; car, enfin, l'importeras-tu avec toi, cet or ; et ne faudra-t-il pas un jour le laisser, à des étrangers peut-être ?

Il n'y avait pas un mot, dans cette chaude apostrophe, qui ne fût de la plus exacte vérité : malheureusement, le tout était fort mal placé dans la bouche d'une fille. Maître Courtois irrité du fond et de la forme de ce langage, s'écria brusquement :

— Tu as fini, n'est-ce pas ? je vais te répondre !

Et, saisissant les deux bras de sa fille dans une de ses larges mains, de l'autre il lui appliqua de si rudes coups que, lorsqu'il vint à la lâcher, Jenny, meurtrie ensanglantée, tomba sans connaissance dans les bras de sa mère et de sa sœur.

Après une telle scène, personne n'osa souffler mot ; et maître Cour-